
U d'/of OTTAWA
39003003341657



à Alfred Vallette

En témoignage bien faible et
bien insuffisant pour tout
le cœur qu'il m'a mon[illegible]

Jean P[illegible]

Vendredi, 20 mai 1921.

JALOUSIE

Tiré à cent exemplaires.

JEAN PSICHARI

JALOUSIE

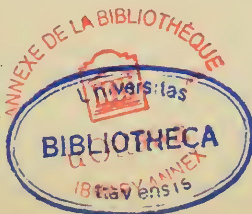


PARIS

TYPOGRAPHIE CHAMEROT ET RENOUARD

19, rue des Saints-Pères, 19

1892



Cette nouvelle, dédiée au poète charmant qui dirige la Hestia, *M. G. Drossini, a déjà paru à Athènes. Je ne me suis servi d'aucun artifice, quand j'ai dit que* Jalousie *avait été adapté du grec par l'auteur*[1]. *J'ai été amené par mes études mêmes à me demander si le parler national de la Grèce, le parler populaire, n'était pas le seul capable de créer un jour la langue littéraire. J'ai toujours été tenté par cette langue neuve,*

1. *Nouvelle Revue*, 1er octobre-1er novembre 1991.

cette langue vierge et troublante, vraiment intraduisible, où tous les sentiments qu'on exprime, où tous les sites qu'on veut peindre, sont exprimés et sont peints pour la première fois. Je me suis efforcé de garder en français quelque chose de la couleur originale, mais je me suis surtout préoccupé du côté purement analytique et du fond de l'idée.

J. P.

JALOUSIE

I

L'année dernière, à la campagne, je reçus, par le courrier de onze heures, deux grandes enveloppes. Elles portaient le timbre de Paris et me venaient de deux de mes amis que j'avais retrouvés, l'hiver, dans les circonstances les plus lamentables. Je ne les avais pas vus depuis mon enfance à Constantinople. Ce que je lus me toucha vivement. Ils n'étaient

grands psychologues ni l'un ni l'autre et n'avaient surtout aucune prétention à la psychologie. Mais je fus ému par le récit de ces deux souffrances si différentes et qui pourtant, je le compris plus tard, se ramenaient à un même principe. Le premier manuscrit était une sorte de confession ; des notes qui paraissaient jetées au hasard ; une pensée qui suivait son développement d'une façon à la fois tumultueuse et logique.

Le second manuscrit était une simple lettre. Voici ce que contenaient les deux enveloppes

PREMIÈRE ENVELOPPE

. . . .

« Je n'arrive toujours pas à comprendre où je me trouve. C'est une maison vraiment étrange ; elle est sans murs. Ni bois, ni pierre,

ni fer; elle est faite avec du brouillard et cela est plus solide que si c'était du bois, de la pierre ou du fer. Il y a longtemps que je cherche à faire un trou dans ce mur. C'est impossible. J'y travaille du pied, de la main de la tête. Rien ne s'écroule. Je n'y vois pas.

Les heures, les mois, les années longues s'écoulaient et je ne voyais toujours rien.

Qui donc a soutenu qu'on ne regardait pas le soleil en face? Si j'habitais le Soleil, je n'aurais pas assez de sa lumière. Je veux les voir se disperser enfin, ces ténèbres qui me tuent.

Il le fallait, puisque je l'aimais.

C'est un roc, cette nuit qui m'emprisonne. Il paraît qu'il ne fait jamais jour par ici. Les misérables! Ils m'ont trompé et me trompent toujours. Je leur demande une encre rouge, pour y voir; celle qu'ils me donnent est noire comme du sang.

J'appelle. On ne vient pas. Personne n'a parlé.

. . . .

J'ai peur. Que leur faut-il? Que je déchire encore mes habits? Oh! non, je suis trop malin; on ne m'y reprendra plus. Pourvu que le mur s'écroule un peu. C'est lâche et mou comme de la ouate; mais on a beau cogner, rien ne bouge.

Ils voudraient me mettre en colère, pour me débiter ensuite leurs tas de contes. Serre, mon bon Carli, mords, mon bon Carli, tes poings dans ta bouche. Puis, nous te lierons gentiment. Si je pouvais arracher ce col qui m'étouffe. Non pas! Ils en auraient trop de plaisir! Je suis très calme. Je voudrais mourir tout de suite. Je n'en puis plus.

Quelle solitude! Elle ne finit pas. Que j'entende une voix autour de moi; qu'on

parle, fût-ce encore pour des mensonges. Ils me ressasseront les mêmes histoires. Ils verront bien si je ne sais pas ce que je dis cette fois-ci. Je me rappelle comme si c'était hier. J'étais ailleurs, dans notre vieille maison, à Constantinople. J'étais un homme comme les autres. Ils finiront bien par comprendre. Je vais tout coucher par ordre sur le papier. Il est nécessaire qu'ils puissent enfin se rendre un compte exact des événements. Il faut qu'ils jugent, comme je juge, — avec calme. Alors ils me laisseront partir; le mur croulera et je m'en irai par les jardins ensoleillés.

Mais non! ils ne sauraient me comprendre. Nul d'eux n'a aimé comme moi.

Oh! ses cheveux d'or, ses cheveux joyeux, ses cheveux innocents, ses cheveux si bons, comme ils brillaient là-bas dans le jardin, la

première fois que je l'ai vue avec ma sœur! Elles se promenaient côte à côte, Léla près d'Hélène. Laisse-moi baiser encore tes cheveux; mon cœur tremble à leur souvenir. Le jardin se trouve derrière la maison; Léla, sur les marches, venait comme un soleil. Dites? qui peut la voir sans l'adorer? Dès qu'elle parut, ma vie fut à elle. Si seulement j'avais pu le lui dire! Je voulais fuir avec elle, l'emporter, la sentir mienne, l'avoir près de moi à toute minute du jour.

Je la regardais et mon âme criait vers elle: C'est toi la seule que j'aimerai.

La seule! la seule! m'entends-tu bien?

Pourquoi les femmes sont-elles à ce point inconscientes? Nous, c'est du premier coup que nous aimons, comme un éclair qui brûle la peau avant même de la toucher. Elles, il leur faut du temps, encore du temps. Leur

seigneurie est comme les fleurs; elles veulent s'épanouir avec tranquillité.

Des berceuses et des chansons, des caresses toutes de miel, des mots infiniment doux, que veut-elle, afin que je le lui donne? Je prendrai soin d'elle comme d'un enfant. Léla, que te faut-il? Léla, veux-tu que je m'en aille? Léla, veux-tu que je passe des journées entières à tes pieds, à t'adorer comme une icône? La femme est un oiseau qui tremble, il ne faut pas l'effaroucher; approchez-vous doucement; parlez-lui très bas, dites-lui très bas les secrets de l'âme et du monde.

Je ne demande pas qu'elle m'aime, je veux seulement qu'elle se sache aimée.

Comment faisait-elle donc pour ne point voir la flamme qui brûlait en moi? Ne devinait-elle pas? Non! Elle ne devinait pas plus que les autres. Et la voici maintenant qui

s'installe dans mon cerveau ; elle est présente, elle me suit ; elle ne fait plus un pas que je ne voie son pas. Tranquille et douce comme l'été, avec ses sourires lents, avec ses pieds petits, elle allait et venait, la chère Léla, dans la maison. Elle sortait, faisait des visites à Péra avec Hélène, accompagnait partout ma sœur, travaillait, jouait au piano avec elle ; elle parlait, plaisantait, comme si elle ne se fût doutée de rien. Faisait-elle semblant même alors? Parfois elle songeait, assise.

J'ai bien noté toutes choses.

A quoi songeait-elle ainsi? Son visage disait la joie, une joie silencieuse et douce : ce n'est assurément pas à moi qu'elle songeait. La paix de ses yeux en eût été troublée. C'était chez elle, alors que moi je souffrais, une nonchalance indifférente. Elle

semblait une enfant de vingt ans ; on eût dit presque que ma sœur était l'aînée. Léla vivait heureuse, elle, elle ne souffrait pas, elle riait, et à table, chaque jour, Hélène vis-à-vis de mon père, moi faisant face à Léla, je la regardais et mon cœur partait comme pour entrer dans son cœur. Oh ! quel amour je sentais là pour elle ! Cet amour me prenait l'âme et le corps. Non ! Elle ne serait jamais à un autre qu'à moi. Celui qui n'aime pas pour toujours n'a pas aimé.

C'est toi la seule, as-tu compris, ma Léla? Comprends-tu bien ce que je dis là?

Se peut-il qu'elle n'ait pas au moins pitié de moi? Oh! je ne veux pas de sa pitié. Il faut qu'elle m'aime. Comme une flamme enveloppante, mon amour monte autour d'elle. Il faut bien qu'elle en soit brûlée. Qu'elle ait du cœur ou qu'elle n'en ait pas, cet incendie

doit l'atteindre fatalement ; pareil amour ne s'est jamais vu sur la terre et il est impossible d'échapper à une étreinte aussi folle. Léla ne pouvait donc rester indifférente ni s'en aller toujours dans la maison avec ses lents sourires et, lorsque je la rencontrais, passer tranquille sans presque me voir. La glace ou ce roc qui m'entoure flamberont comme paille, si le cœur y met son étincelle.

J'ai bien noté toutes choses.

Car c'est pour cela, pour cette raison seule, que Léla subitement comprit tout.

Dis-le, ma lumière chérie, redis-le comme tu l'as dit cette nuit-là; dis-le, pour que je l'entende encore! Écoutez bien; c'est son âme qui me parlait. Je descendais l'escalier dans l'obscurité; la petite lampe à demi éteinte pendait au plafond, tremblotante. Voici que la nuit se reforme encore. Je n'y

vois plus. Si! je vois Léla tout à coup. Léla qui monte dans sa chambre. Je me trouve tout près, tout à côté d'elle; à demi mort, je murmurai si bas qu'elle dut l'entendre à peine :

— Léla, est-ce toi?

— Oui, dit-elle. Je n'oublierai plus cette voix. Quelque ange vous a-t-il jamais dit mille mots d'un seul mot? « Oui, oui, je sais tout, j'ai tout deviné, n'en demandez pas davantage. »

Elle s'éloigne, son petit pied trébuche, je la retiens. Sa peau me brûle encore.

— Léla, t'es-tu fait mal? Dis, ma Léla?

— Non, non, il est tard.

— Bonne nuit, ma Léla, bonne nuit! Bon sommeil! Dors bien?

— Bonne nuit! répond-elle et la voici qui disparaît.

Il n'y a pas de nuit bonne. Les heures sont

lourdes et les pensées nous roulent comme des flots.

Voudra-t-elle? ne voudra-t-elle pas? Comment le lui dire? Ai-je seulement le droit de parler? Il est bien vrai que sa voix tremblait, mais c'est qu'elle avait eu peur. Voilà tout. Non! elle ne peut pas m'aimer.

Une crainte subite m'étreint. Là-bas, dans son pays, très loin, à l'Occident, peut-être a-t-elle fait quelque promesse pour son retour? Me cache-t-elle quelque chose? Il est impossible qu'avec sa beauté on ne l'ait pas aimée jusqu'ici. Et c'est par suite de quelque ancien engagement, sans doute, qu'elle affectait une telle indifférence, riant et plaisantant à tout propos; voilà pourquoi elle trouve à peine un mot à me dire, alors que je suis affolé d'amour. Voilà le secret de ses longues songeries.

J'ai eu bien soin de noter toutes choses.

Mais si cela est vrai, qu'elle le dise franchement. N'ai-je pas raison? Qu'elle me le dise, et, je le jure, elle ne me revoit jamais plus. J'aime mieux gâcher ma vie que sa vie. Je pars à l'instant. Est-ce que je puis?

« Bonne nuit! bonne nuit! »

Le brouillard me monte à la gorge. Oh! l'intenable détresse!

Je suis sauvé. Voici, dans le mur, comme un trou. J'ai vu le ciel. C'est là-bas, dans le jardin. Là-bas, au fond du jardin, il y a des figuiers et des platanes; il y a aussi une porte de côté qui donne sur la rue, une porte basse, la petite porte maudite. A ce moment, ce fut moi qui entrai. Il y a de l'ombre et de la fraîcheur au fond du jardin. Que de bonté dans la verdure! Quelle pensée tendre dans l'aube! Elle point à l'horizon pour donner la joie au

monde. Le matin, il y a de la lumière infiniment. Le ciel met des habits neufs et c'est fête pour les jardins. Léla, ne te lève pas, reste assise, laisse reposer ta tête d'or sur le figuier dont l'ombre te protège. Les feuilles frissonnent doucement; elles te disent bonjour. Que tu es belle! Mon cœur tremble à se rompre. Entends-tu ce que murmure ma voix, très bas, Léla, craintivement, plus doucement encore que les feuilles qui te causent! La nature entière te caresse et ma voix te caresse aussi.

— Léla, de grâce, une question seulement; il ne faut pas qu'elle te surprenne. Léla, dis-le-moi, je t'en supplie; qu'est-ce que cela te fait de me le dire? Peut-être as-tu laissé chez toi quelque ami, quelqu'un peut-être que tu aimes?

— Non, fit-elle tranquillement, je n'ai d'ami

nulle part. Et je lui pris la main et je crus que la terre était à moi.

. . . .

Oh! les petits morceaux! les petits morceaux!

. . . .

Assez! je ne veux plus de ce souvenir. Je devrais pouvoir toujours me rappeler le jardin dans sa joie splendide. Une paix se fait en moi, lorsque je me le rappelle. C'est pourtant vrai qu'il y avait alors beaucoup de lumière. Le soleil me laissait boire ses rayons. J'avais soif et je m'en abreuvais. Quels yeux étranges, aux feux diamantés, que les yeux de Léla! Une flamme était cachée tout au fond de sa prunelle; Léla soulevait la paupière habilement et des étincelles zébraient ma nuit. Elle y mettait un sortilège. Il y avait en elle une magie. Sans cela, où aurait-elle pu

trouver les douces, les charmantes paroles, azurées et lumineuses, qu'elle savait me dire? Elle parlait avec innocence, avec simplicité. Je ne revivrai plus une année pareille.

— Ne te fais point de souci, mon très cher, ne sois pas toujours à te tourmenter. Il est plus raisonnable, il est plus sage de ne rien dire à personne. Ne nous pressons point, mon Carli. Je ne suis pas faite pour toi, je le sais; cela ne serait pas possible. Carli, ne dis pas non. Suis-je seulement digne d'être ta femme? Ton père ne voudra jamais. Je rougis à l'idée seule qu'il peut l'apprendre un jour. Oublies-tu que je suis une pauvre fille, une étrangère, venue dans votre maison pour tenir compagnie à Hélène. Tais-toi. Va! nous avons le temps. Nous verrons plus tard. Si tu le dis, on nous sépare, et j'ai trop de plaisir à te regarder quand tu me parles. Peut-être est-ce

ma faute aussi de t'avoir écouté ce soir-là, d'avoir dit oui. Que veux-tu? Ah! toi, tu ne peux pas savoir. Cela me paraissait tellement étrange! Je n'imaginais pas que quelqu'un pût m'aimer. Je ne pouvais pas croire que ce serait jamais toi. Toi! j'y songeais pendant des heures. Puis, faut-il te l'avouer? sans le vouloir, cela me faisait plaisir : je riais en y songeant. Il me semblait que la vie se révélait à moi. Non, Carli, ne le disons encore à personne. Comme c'est bon d'avoir un secret et de le garder à soi, tout seul! Sois tranquille, ami très cher, tu n'as rien à te reprocher; ce que j'ai fait, je l'ai fait de mon plein gré. Te savoir tourmenté, te laisser souffrir, cela, c'était au-dessus de mes forces. Ce que j'ai fait, je l'ai voulu. Personne n'a rien à me dire. Cela ne regarde que moi. Prends tout ce que j'ai, je te le donne. Non, je ne regrette

rien ; je n'en ai point de repentir. Je n'en ai point de remords, puisque c'est pour toi. Peut-être à tes yeux tout ceci n'est-il qu'un jeu. Que m'importe ? Tu as maintenant un joujou entre les mains, mon Carli ; il est à toi, ton petit joujou.

. . . .

Je n'en puis plus. Je veux me jeter face contre terre ; je veux fermer les yeux. De la sorte, je ne verrai plus que Léla, je n'entendrai plus que Léla. Ses paroles retentiront en moi, une à une. Elles vibrent en moi comme un métal.

. . . .

« Je n'ai d'ami nulle part. » Oui, cela est possible. Cela veut dire qu'elle n'avait aimé ou n'aimait personne, là-bas, dans son pays. Mais cela veut-il dire que personne ne l'eût jamais aimée ou ne l'aimât peut-être encore ?

Quoi donc! Personne ne lui aurait jamais dit deux mots tendres? N'a-t-elle plu à personne? Cela se peut-il bien? Elle a grandi dans une pareille ville et il ne se serait pas trouvé quelqu'un pour lui tourner un compliment, pour la regarder dans les yeux, pour lui faire un bout de cour? Cela ne se peut pas. Elle, qu'elle n'ait pas aimé, c'est possible; qu'elle n'ait pas été aimée, c'est une tout autre question. Pourquoi alors ne me le dit-elle pas? Puisqu'elle me cache des choses qui, j'en conviens, sont insignifiantes, elle pourra m'en cacher quelque jour de plus graves. Elle-même l'a dit : elle aime les secrets. « C'est une bonne chose que d'avoir un secret et de le garder à soi, toute seule! » Peut-être dès à présent me cache-t-elle quelque chose.

Je le sens, je le sais; il y a, il doit y avoir

un mystère que je ne puis pas pénétrer et que je devine. J'ai eu bien soin de noter toutes choses.

Ce qui est certain, c'est que je l'aime. Voilà le fait. Je l'aime. Cela, c'est sûr. Il n'y a de sûr que cela. Prenez une heure de ma vie, n'importe laquelle, coupez-la, déchirez-la en mille morceaux, en petits morceaux, en morceaux plus petits encore, vous n'y trouverez pas une miette de temps où sa pensée ne loge. Car elle est entrée dans mon sommeil. Elle s'est répandue sur ma vie, et comme une eau y pénètre de toutes parts. Dès qu'elle est loin, dès que je ne la vois plus de mes yeux, dès qu'elle me quitte, dès qu'elle sort, mon âme sort et court après elle; une angoisse m'étreint jusqu'à son retour. Que fait-elle? Pense-t-elle à moi? Je respire à peine. Et du soir au matin, c'est la même chose toujours.

Moi qui l'aime, est-ce que je fais comme elle? Puis-je rire et plaisanter et m'en aller ainsi à toute heure? Puis-je seulement trouver la force de m'occuper à quoi que ce soit? Il m'est impossible de prendre même un livre et de lire. Un trou dans le mur, et la voir. C'est tout ce que je veux.

Moi, je l'aime, cela, c'est sûr. Il n'y a de sûr que cela. Mais il est sûr, il est plus sûr encore, non seulement qu'elle ne m'aime pas comme je l'aime, mais qu'elle ne sent même pas, qu'elle n'a jamais compris tout mon amour. Rappelez-vous ces paroles que je n'oublie plus : « Ne te fais point de souci. Sois tranquille. Ne nous pressons pas. Ne sois pas toujours à te tourmenter. » Puis-je donc ne pas me tourmenter? Tu veux l'amour calme, et tu parles d'aimer! Oui! sans doute, toi, tu es calme et raisonnable et sage. Pen-

dant les heures longues, je t'attends seul, tout seul à la maison ; tu rentres, et lorsque je puis enfin te voir une seconde, tu ne t'aperçois même pas de ma détresse.

Je sais bien pourquoi tu m'as aimé. Tu m'as aimé pour ne pas me laisser souffrir. C'est de la pitié que tu as eue, ce n'est point de l'amour. Il me faut ton cœur, à moi. Tu arrives toute joyeuse, pleine de sourires et ta tendresse ne m'a jamais dit : « Carli, mon bon Carli, ne pleure pas ; tu me fais mal. » Tu ne souffres pas avec moi, tu ne sais même pas ce que c'est que l'amour, et c'est pourquoi cette pensée étrange a pu germer dans ta tête, que tout ceci n'était pour moi qu'un jeu !

Ne jouons pas avec les poupées, s'il vous plaît. Ça peut casser.

« Ne nous pressons pas, dit-elle, atten-

dons! » Et pourquoi le monde entier ne saurait-il pas qu'elle m'appartient? Il faudra donc nous cacher toujours et fuir le soleil? Ce serait absurde. Qui cela regarde-t-il au bout du compte? Ne suis-je pas maître de mes actions? N'ai-je pas mes trente-cinq ans sonnés? Léla, qu'est-ce qui t'arrête? Tout nous appelle au grand jour. Sois ma femme; la terre entière n'en serait-elle pas en joie? Quel homme ne partagerait alors la joie universelle? Quelqu'un s'en blesserait-il donc? Pourquoi ne le dire à personne? Est-ce une vie que la vie que je mène? Être fou d'amour, te vouloir, te désirer à toute heure, courir après tes yeux et ta voix, t'adorer des pieds à la tête et ne t'avoir jamais près de moi! Tu ne veux donc pas que je t'aime? Il doit y avoir au fond quelque raison cachée.

Ce désert m'affole de terreur. C'en est

trop. Je n'en puis plus. Voici Léla qui sort encore ; me voici toujours seul. Léla, ma Léla, ton mon est ineffable de douceur. Quand fuirons-nous ensemble, quand nous en irons-nous loin, bien loin, tous les deux? Le ciel déploiera sur nous ses immenses solitudes. N'existe-t-il pas un endroit quelque part où le cœur ne souffre pas, où l'âme respire? N'y a-t-il pas sur la terre un lieu de tranquillité, un lieu de sérénité, un lieu de soleil, où le martyre est inconnu? Le bonheur n'habite-t-il pas quelque part? Dis s'il n'a pas quelque part une maison, pour que nous allions, nous aussi, lui faire notre visite? Ma Léla, ne me laisse pas seul. Que je reste une seconde sans te voir, et c'en est fait de moi. C'est la nuit.

Je sens, je sais qu'elle ne m'aime pas. Quand elle rentre, quand je lui prends la

main, elle y répond à peine par une étreinte. Quand je la rencontre sur l'escalier, elle me jette un regard à peine. Elle sait bien appuyer languissamment sa tête d'or sur ma poitrine, là-haut, chez elle, quand nous sommes tout seuls. Mais jamais elle ne m'a rendu avec la même ardeur les baisers fous que je lui donne. Il me semble à chaque baiser que mon âme va entrer dans la sienne. Hélas! la flamme qui brûle en moi ne l'a jamais touchée. Léla, Léla, je suis ivre de toi. J'ai soif de toi, pourquoi te dérober? T'aurais-je effarouchée, mon cher petit oiseau? Reviens près de moi. Il fait nuit; tu aimes le mystère; viens donc, puisque nul ne peut nous voir... De qui donc as-tu peur? As-tu peur de quelqu'un? Tu tiens à te cacher, même la nuit? Oui, oui, je me rappelle tes précautions infinies. « Ne nous pressons point. Nous avons le temps. Ne va

le dire à personne. » Car, si je le disais, cet homme apprendrait tout! . . . .

. . . .

Tais-toi! Tais-toi! Que je n'entende pas ta voix; si j'entendais ta voix, je pourrais te croire encore. Et je ne veux pas te croire. Il ne faut pas que je te croie.

. . . .

« Suis-je seulement digne d'être ta femme? » Tu l'avouais toi-même! En es-tu digne, en effet? Maintenant je sais tout, j'ai tout vu. Qui donc a toujours raison? C'est Carli, c'est lui seul. Moi ou un autre, cela lui est tout un. Elle, elle sait ce qu'elle fait. Elle n'en a pas de regret, ni de repentir. C'est tout simple. Cela ne lui coûte rien. Et de là vient cette froideur glacée. C'est un marbre, et ce sont des neiges, des montagnes de neige qui ne fondent pas sous mon baiser. Tout d'un coup,

j'ai compris, j'ai su. J'eus un transport d'amour pour cette lettre qui m'éclairait dans la nuit comme une lanterne, et me faisait voir la vérité. Je monte dans sa chambre et j'attrape les petits morceaux, les petits morceaux de papier. Éparpillés à terre, déchirés en mille pièces. Je me baisse, je les ramasse un à un. Sur l'un d'eux il y avait : « mon cher amour. » Je connais cette écriture. Oh ! les petits morceaux, les petits morceaux ! Un seul, rien qu'un seul était noirci ; des blancs, il y en avait bien par terre une dizaine ; elle avait eu soin de jeter au feu tout le reste ! J'attends qu'elle vienne, pour voir ; que va-t-elle trouver maintenant à me dire ? Sang et malheur ! Oh ! les petits morceaux, les petits morceaux ! Oui, c'est bien vrai ! Nous en avons fait des loques, de notre vie ! Nous l'avons déchirée en mille pièces !

La voici, la magicienne, voici la Néréide des froides eaux, voici la menteuse, oh! voici la chienne qui entre. Elle n'a pas ouvert la bouche que je l'empoigne par la main. — « Ici! ici de suite ! Tombe à terre, demande pardon, rampe à mes pieds. Supplie-moi de ne pas te tuer, et crie, mais crie fort pour que cette fois-ci je puisse bien l'entendre, crie donc que tu m'as trompé, que ta bouche infâme n'a jamais craché que le mensonge. Où courais-tu ? Oh ! la traînée! » Je lui serre les bras à les lui meurtrir avec mes ongles. Je la lance sur son lit, je lui prends le cou dans mes doigts. La frapper, la souffleter, l'étrangler! Oh! quelque chose ! Il faut qu'elle me sente!

— Cette lettre! cette lettre! De qui est-elle? Regarde-la! — Mais la voici qui parle. Voici que j'entends encore sa voix.

— Carli, mon Carli, un instant seulement; fais-moi ce que tu voudras. Mais auparavant que je te dise : cette lettre n'est pas pour moi; c'est ce matin, ce matin même que je l'ai reçue. Je vais tout t'expliquer.

Elle commence alors à m'entasser fables sur fables. Sa voix, sa voix est si douce! Elle parle et je la crois. Comment aussi ne pas la croire dès qu'elle parle, dès qu'on la voit, dès qu'on la tient? Ne sais-je pas qu'elle est à moi maintenant, puisqu'elle est là? Elle a des mots qu'elle fait avec du miel. Je me jette à genoux, je baise, dans un transport, ses pieds et ses mains. — Tue-moi, Léla, je t'en prie. Vois, je pleure comme un abandonné. N'as-tu donc pas encore compris combien je t'aimais? Non, ce n'est pas ta faute à toi si je souffre; c'est l'amour qui souffre en moi. Aie pitié, ma Léla. Ne sens-tu pas comme je suis lassé? Regarde-

moi. Je veux me blottir contre toi. Tes yeux, donne-moi tes yeux pour que je les emporte. Alors, je ne souffrirai plus; ils me suivront partout et je serai dans la lumière.

— Je devrais te haïr, Carli, et je ne peux pas. Moi-même je ne sais plus ce qui se passe en moi. Je suis encore une enfant. Je n'ai point d'expérience. Toi, tu sais, tu es un homme. Oui, j'ai bien compris que ce n'était pas un jeu pour toi que ton amour. Peut-être as-tu raison de te plaindre. Si tu ne veux pas que je rie, je ne rirai plus. Je ne plaisanterai plus, si tu ne veux pas que je plaisante. Comment pourrais-je, mon bien-aimé, connaître l'amour comme tu le connais? Je tremble encore rien qu'à me souvenir. Comme tu m'as saisie, comme tu m'as jetée sur le lit! oh! tu m'as presque battue! Tes cheveux étaient droits sur ta tête, tes regards étaient

des flammes. Carli, je devrais te haïr et je ne peux pas. Je ne sais plus ce qui se passe en moi. C'est mon amour que tu veux? Eh bien! tu l'as maintenant tout entier; tu l'as, il est aussi grand que le tien même. Mon aimé, mon doux aimé, dis-moi au moins que c'est bien vrai que tu m'aimes!

Je la presse passionnément sur ma poitrine, et dans la sienne, à cette minute, il me semble que je sens le feu, le même feu qui me détruit.

. . . .

Le monde est petit. Comme le monde est exigu! Ce brouillard noie tout dans sa vapeur. Il me semble que plus rien n'existe, ni le ciel, ni la mer, avec ses navires. Un rayon de soleil me serait si bon. Maintenant qu'elle n'est plus là devant moi, l'angoisse mortelle recommence et je la cherche par-

tout. Je pense à elle, l'esprit tendu comme un ressort qui va se rompre. Moi, je sais bien. Un morceau par-ci, un morceau par-là. Ils sont éparpillés à terre, comme la vérité. Vous les ramassez, vous les mettez bout à bout; tout d'un coup vous tenez le sens. Vous tenez la vérité. Nous la déchirons en mille morceaux pour ne pas la voir. Mais il suffit de se baisser à terre; on met la main dessus.

Si vraiment il y avait quelque chose, il eût été beaucoup plus raisonnable de me le dire une bonne fois, que je le sache. Je ne me serais point fâché. Je n'aurais pas eu un reproche à la bouche. Oh! si je pouvais du moins l'enfermer, pour que nul au monde ne puisse plus lui écrire! Des histoires! des histoires! Elle ne m'a raconté que des histoires! Puisque cet homme aimait ma sœur, que ne s'adressait-il à moi? Léla m'appar-

tient. Je ne veux pas qu'on touche à elle. Que de vains prétextes! Parce qu'il est, comme elle, étranger à Constantinople, parce qu'il se prétend timide et qu'il est pauvre, parce qu'il sait que nous avons beaucoup d'estime pour Léla, est-ce une raison pour songer à lui écrire? C'est à Léla qu'il va confier ses intérêts? C'est elle qui doit plaider pour lui et s'informer de nos dispositions? Comme cela est vraisemblable! Ainsi donc, c'est Léla maintenant qui devra aller trouver mon père et lui dire : Cet inconnu veut épouser Hélène? Cela n'a pas de sens. Ou bien a-t-il pensé qu'elle en causerait tout d'abord avec moi? Mais comment peut-il savoir que nous causons ensemble? Des histoires! des histoires! D'ailleurs, comment pareille folie a-t-elle pu germer dans son cerveau? Il s'éprend d'Hélène. Pourquoi? A propos de quoi! Parce

qu'il vient lui donner des leçons de piano? Devant moi, qui donc se vante d'aimer? C'est moi qui ai introduit cet homme à la maison ; c'est moi qui le chasserai. Il faut qu'Hélène change de maître aussitôt. Il n'est pas possible que Léla assiste toujours à ces leçons.

Que je ne voie plus cet homme devant moi. Qu'il parte à l'instant. Je veux jouir en paix de mon amour. J'aspire au repos d'aimer. Je veux que sa vie ressemble à la tranquillité des plages endormies au fond des baies. Je veux aplanir le sable et amollir le sol même. Que nous faut-il au monde, puisque je l'aime? Non! je ne puis vivre dans cet enfer, dans cette poix qui me mange. Léla, quand donc te baiserai-je sur la bouche, sans penser à autre chose? Quand donc ne souffrirai-je plus? O mon amour, pourquoi me tuer ainsi? Que

t'ai-je fait, ma Léla? N'as-tu point quelque pitié de ton ami?

Oh! les petits morceaux! les petits morceaux!

J'ai des yeux et je sais voir. Voir, c'est être jaloux. Ramasser à terre deux idées qui traînent, les mettre bout à bout, les coudre avec un fil, raisonner, avoir un peu de logique, c'est encore être jaloux. Ils distinguent entre la jalousie et l'amour! Est-ce donc jalousie que de rêver la possession complète d'une âme, que rien ne doit distraire de l'amour? Non! je ne suis pas un jaloux. J'aime et je la veux toute à moi; je veux sa pensée entière. Jamais nul autre ne l'aura que moi; c'est pourquoi je veille et j'épie. Elle me l'a bien promis. Sous aucun prétexte, jamais! elle ne le reverra; il ne lui écrira jamais plus; ils n'échangeront jamais plus une parole.

Peu à peu tous les voiles se lèvent. Tous les trous s'illuminent. Le mur s'écroule enfin! Je sais où je suis : là-bas, à Constantinople, dans notre vieille maison. J'ai des yeux et je sais voir.

N'aie pas peur. Je suis très calme maintenant. Je n'aurai plus de colères. Il faut ici du sang-froid, de la réflexion. J'épie et je prends note. L'affaire demande quelque patience et quelque ruse aussi. N'aie pas peur : je n'agis point à l'étourdie. Entends-tu? Je te dis qu'il ne faut pas avoir peur. Je t'ai fait peur l'autre jour et tu n'as pas osé me dire la vérité. Tu tremblais de mourir et tu me parlais humblement. Puis, pour mieux cacher son jeu, elle feint l'amour; elle jette feu et flamme dans mes bras. Cette flamme, en vérité, est bien prompte à jaillir! J'ai des yeux et je sais voir. Je ne dis rien, je veille et j'épie. Je fini-

rai bien par les surprendre. Il faut que je les surprenne ; je veux enfin lui montrer qu'elle me trompe; cette angoisse ne peut plus durer. Il est temps que je respire. Je balaierai ce brouillard aux quatre coins de l'horizon. Oui! J'ai fait mon plan, j'ai réfléchi, je suis tranquille maintenant. J'attends, je vais tout savoir.

N'avais-je pas raison? Qui soutiendra que j'ai tort? Je l'ai vu. C'était lui. Trois jours à peine après la promesse qu'elle m'avait faite! C'est que lui, il ne sait pas attendre. Chassé, mis à la porte, il faut qu'il revienne aussitôt. Cette fois-ci ce n'était pas un rêve ; je l'ai bien vu. Brusquement il sort du fond de son trou. La vérité débouche avec lui. Là-haut, de la fenêtre où je passe mes heures, je l'aperçois dans la petite rue, il se hâte, il rase le mur. Il vient de là-bas, derrière la maison, il sort à point

nommé du renfoncement où donne la porte basse du jardin. La porte maudite! Ne dirait-on pas qu'elle a grincé? Si seulement, de ma fenêtre, je pouvais voir cette porte! Tout serait dit. Ce serait l'évidence. Mais où donc est Léla? Est-elle dans le jardin? Je saute dans sa chambre. Personne. Je redescends. Je la vois au même instant qui gravit les marches du perron. Maintenant n'est-ce pas clair? Elle était avec lui dans le jardin! Je lui fais signe violemment, il faut qu'elle monte là-haut, chez elle, à la minute. — « Cette fois-ci, tu vas me dire enfin la vérité. Je vous ai vus: tu étais avec lui dans le jardin. La honte ne te tuera donc pas? Tu vas tout avouer ou je recommence. »

— Carli, je ne puis te dire ce qui n'est pas. J'étais seule. Je n'ai vu personne. Demande-lui, il te le dira lui-même. Rappelle-toi, Carli,

ce que je t'ai répondu l'autre jour : la dernière fois, l'unique fois où il m'ait écrit, je l'ai prié de cesser; j'ai déclaré que tout cela ne saurait me regarder...

J'ai eu tort de me mettre en colère; j'aurais dû la prier gentiment de me suivre. Je lui ai fait encore peur, et elle a menti de nouveau. Si elle avait parlé, qui sait? J'aurais pu l'étrangler. Non, plus de rage maintenant; ils en auraient trop de joie. C'est bon, c'est bon! nous verrons plus tard. Je ne dis rien; je redescends.

Je redescends. Quel triomphe! Ce fut là mon seul moment de joie. Mon cœur pour la première fois s'épanouissait; je voyais clair. Qu'il fasse nuit désormais, que m'importe? J'aurai du moins pour une heure éprouvé le soulagement infini de la certitude; j'aurai goûté quelque paix dans la détresse : main-

tenant j'étais sûr. Léla, ma Léla, tu me tues, mais au moins je sais tout. A peine redescendu, on me remet la lettre. M'entendez-vous rire aux éclats? Tenez-vous la vérité? Dites, ne vous éblouit-elle pas? moi, elle m'aveugle; elle m'a brûlé les yeux. Que j'étais insensé de n'avoir point encore deviné? Je lis cette lettre. On venait de l'apporter à l'instant. A l'instant même, vous comprenez bien? Une lettre de lui. Je revois l'écriture qui m'a torturé. C'est à moi qu'il s'adresse. « Il est amoureux fou d'Hélène. Pourquoi lui avoir interdit la maison? Il désire passionnément la main de ma petite sœur; il n'ose pas se déclarer; il a passé des heures à réfléchir; enfin sa résolution est prise, très arrêtée; il a tout pesé, tout bien examiné, il m'écrit. Il avait compté d'abord sur le concours de Léla, il s'ouvrait à elle, implorait son conseil; il avait tort;

mais il connaît ma bonté, il me supplie, il ne peut plus vivre sans la revoir. » Et la lettre n'en finissait plus. « Il ne peut plus vivre sans la revoir. » C'est bien ça. C'était bien ce qu'elle m'avait annoncé. « Demande-lui, il te le dira lui-même. » Est-ce assez clair? Elle a eu le temps, dans le jardin, de lui glisser vite deux mots à l'oreille. « Prends garde, Carli se doute ; invente, écris-lui n'importe quoi ; il faut absolument le dépister. » Elle savait donc qu'il m'écrirait, qu'il me le dirait lui-même! Lui, pour la revoir, consent à écrire tout ce qu'on voudra. Il tente l'impossible. Ils ont à eux deux tout combiné, tout arrangé là-bas, au fond du jardin. Et pour que Carli n'ait plus l'ombre d'un soupçon, on lui ressasse les vieilles histoires ! Oh ! les petits morceaux! les petits morceaux! Carli a des yeux et Carli sait voir; il ramasse ce

qui traîne à terre. Le stratagème est des plus simples, en vérité. Hélène est riche. On épouse Hélène ; on a ses entrées nuit et jour à la maison ; on a Léla. Léla! Triple malédiction ! Non ! personne au monde n'a Léla ! Ni lui, ni aucun autre. Il faut supprimer jusqu'à la possibilité de la chose.

C'est bon, c'est bon. Je veille et j'épie. Il se fait tard. Voici la nuit, la nuit noire. La petite lampe, suspendue au plafond, brille et tremble, à demi éteinte. Je descends l'escalier. Tout est sombre. Hélas ! c'en est fait ! La joie des fleurs n'est pas pour nous, ni les chansons des arbres ni les rires. Adieu, adieu, cher été ; adieu les figuiers noirs et les platanes, et les feuilles qui causaient doucement avec elle. Un deuil infini s'est fait en moi ; je me sens mourir de détresse. Mon cœur est noyé de ses larmes. Non ! non, il ne faut pas. Je

descends l'escalier. « Est-ce toi, ma Léla? » C'est Léla, c'est sa voix qui me répond. Comme autrefois, elle monte dans sa chambre. C'est elle, la plus douce entre toutes les femmes. Le monde n'a jamais vu créature plus aimée. C'est sa bouche et ce sont ses cheveux; c'est l'ange au corps blond dont l'odeur est une ivresse.

— Bonne nuit! bonne nuit!

Et je lui prends un long baiser. Je l'ai toujours sur la bouche.

— Personne au monde, ô ma Léla, jamais personne ne t'a aimée comme moi!

Elle défaille, elle appuie un instant la tête sur mon épaule.

— Ma vie, c'est toi! me dit-elle.

— Un baiser, donne-moi un baiser, ma Léla, un baiser, je t'en supplie!

— Vite, vite, on pourrait venir. Carli, mon cher Carli, c'est toi que j'aime!

. . . .

Elle part, elle est déjà loin. Il fait nuit sombre. Cette solitude n'en finit plus. Je me retire dans ma chambre. Quel désert! Je me couche. Le sommeil m'a fermé les yeux. Elle s'est sauvée à la hâte. Pourquoi me quitter ainsi? Où va-t-elle? Aurait-elle encore peur?

. . . .

Et si, par hasard, cela n'avait été qu'un rêve!

. . . .

Non! il n'y a pas de rêves pareils. Il ne faut pas que cela soit un rêve. Je ne veux pas avoir rêvé.

Je me couche. Est-ce que je dors? Est-ce que je ne dors pas? Qu'en sais-je moi-même? La nuit et le jour, la veille et le sommeil, n'est-ce pas au fond la même chose?

Je me tourne et me retourne de tous côtés. Je me jette sur mon lit; je me roule dans

mes draps. Il fait nuit sombre. Je suis seul. Je suis affreusement seul. Elle me quitte, elle s'enfuit à la hâte.

« Prends garde! on pourrait venir! »

Léla, Léla, où donc es-tu, ma chère âme?

Non, sûrement non, ce n'était pas un rêve. Ce ne pouvait pas être un rêve.

Je la vois tout à coup de mes yeux, aussi vrai que je la vois encore maintenant, aussi vrai que je vois autour de moi ces murailles maudites, je vois son corps, son corps d'or, étendu, et je le vois aussi, lui, là-haut, avec elle!

Je bondis dans sa chambre, d'un élan. — La nuit, c'est chose plus aisée; la besogne est bien plus facile, parce que la nuit je n'entendrai pas sa voix, parce que la nuit je ne verrai rien de son visage. Elle ne mentira plus. Courons vite. Personne au monde n'aura ja-

mais Léla, ni lui, ni aucun autre. Allons! c'est là dedans qu'est pour moi le salut. Faisons vite! Pourvu qu'elle n'aille pas se réveiller. Serre, Carli, serre fort; les doigts sur son cou! Serre à l'étrangler. C'est ça. Encore plus fort, hâte-toi. Adieu! c'est fini. C'est bien fini. Qu'elle meure! Elle rend l'âme. J'ai tué ma vie. Elle est morte sans se réveiller, sans prononcer une parole. O mon adorée, laisse-moi te donner sur la bouche un baiser qui ne peut plus mourir. Maintenant, tu es à moi pour toujours.

Je sais bien ce que je dis; je sais de quoi je me plains. Car, je me le rappelle avec précision, ce fut juste à cette minute qu'autour de moi s'est répandu ce brouillard que rien ne perce et qui m'étouffe.

. . . .

Ah! les petits morceaux! les petits morceaux!

. . . .

Léla, ma Léla bien-aimée, où donc es-tu maintenant? Où pensez-vous qu'elle soit allée? Est-ce qu'elle est dedans sa tombe? Dans la terre noire, là-bas? Sous le lourd couvercle? Je veux savoir ce qu'on a fait de l'enfant d'or, de l'enfant de soleil? Serait-elle partie vers le ciel, quelque part parmi les étoiles! Apprenez-moi s'il existe un autre monde. Menez-moi vers la tombe, menez-moi vers les étoiles, menez-moi vers l'autre monde, car il fait sombre ici et je ne reconnais pas mon chemin. Je veux courir, je veux lui dire : — Ma Léla, toi mon amour unique, Léla, maintenant que nous sommes morts tous les deux, maintenant que je ne te fais plus peur, ma Léla, dis-moi maintenant la vérité? »

. . . .

Carli m'avait légué tous ses papiers. Il obéis-

sait sans doute, en écrivant ces pages, au désir obscur de se justifier devant lui-même. Après le grand désastre à Constantinople, ses amis réussirent à le faire échapper. Quand il vint à Paris, il était déjà fou. Il est resté malade deux ans. A mon départ pour la campagne, je l'avais laissé à la maison de santé. Personne ne pouvait plus l'approcher. Un jour, on crut le calmer en lui disant que sa sœur avait épousé le jeune homme qui l'aimait. Il ne voulut rien entendre. Il se fâcha en nous déclarant que c'étaient là de tristes mensonges, que lui seul savait la vérité. Le malheureux craignait de s'avouer qu'il avait tué Léla innocente. Carli est bien connu à Constantinople. Carli est bien connu de par le monde.

II

SECONDE ENVELOPPE

« Mon bon ami,

Ton départ pour la campagne m'a laissé seul à Paris. Que ne m'écris-tu ? Tu en prends bien à ton aise. Étrange maladie que la tienne ! Tu l'as baptisée du beau nom d'agraphie ; il me semble que tu aurais beaucoup mieux fait de lui trouver un remède. Dès qu'il s'agit d'une lettre, ta plume est sèche et le sable

se loge dans ton encrier. Que fais-tu donc qui t'absorbe à ce point ? As-tu quelques nouveaux démêlés avec nos bons pédants? Laisse-les s'exaspérer tout à leur aise. Si tu tiens à les affliger, garde-toi bien de leur répondre.

Et même, si tu veux m'en croire, renonce à toute écriture. Ne passe pas au travail ta plus belle jeunesse. Mon pauvre ami! Tu devrais bien nous planter là pour une bonne fois ton grec et ta linguistique. Veux-tu savoir la vérité? Tout cela ne vaut rien : ce qui vaut seul quelque chose, c'est encore et toujours cette misérable existence. Notre vieil Aristote te le dira mieux que je ne pourrais le faire : sentir que l'on sent et penser que l'on pense, là est la vie. Les douleurs ou les soucis ne sont rien ; souffrir, c'est agir. Qu'est-ce que le bonheur? une énergie, c'est-

à-dire l'âme en action. Ce qui importe, c'est de faire ou de sentir ou de penser quelque chose, et de savoir que l'on pense et que l'on sent : dès lors, on a vécu et tout est dit. En revanche, c'en est fait de la joie, quand l'énergie a cessé d'être ; le sommeil de nos facultés n'est jamais heureux. L'absence de toute douleur paraît à première vue réaliser le paradis. Je préférerais l'enfer à ce ciel. Il est malaisé à l'âme, mon ami, de vivre isolée. Comment pourra-t-elle agir dans la solitude, se mettre en travail, je veux dire aimer ou haïr ? N'oublie pas la parole du vieillard : « La vie est pénible au solitaire, l'action continue n'est point facile vis-à-vis de soi-même, elle l'est bien plus avec autrui et sur autrui. » La grande âme d'Aristote avait sans doute connu la mélancolie.

Il faut vivre, mon très cher ! Tu lis trop dans

les livres; cherche à lire dans notre cœur; déchiffre-nous. Ne t'enferme pas dans ta bibliothèque tout le long du jour. Sors au grand air, dilate-toi les poumons. Nous avons besoin que l'on nous conte les passions des hommes, que l'on vienne causer avec notre âme; il ne faut pas toujours songer à persuader notre raison. Que nos pédants suivent aussi l'exemple. Qu'ils cessent d'avoir les yeux fixés sur le professeur Kondos : qu'ils les fixent sur l'homme. La vie seule est captivante. Tu sais, hélas! ce que la vie m'a fait souffrir. Vois pourtant, je ne regrette rien. Les heures de mon passé furent les seules où j'ai vécu.

N'étais-je pas jadis semblable à toi? Tu m'as connu enfant, tu te rappelles cette nature généreuse et prime-sautière, cet amour-propre insensé. Un amour-propre hellène, n'est-ce pas tout dire? Il fallait dépasser tout le monde,

être le premier toujours et partout, courir à la gloire. C'était une vraie marmite que ma tête ; un bouillonnement de toutes les idées ; elles demandaient à sortir à la fois. Et j'allais toujours, je lisais, je travaillais, je noircissais du papier. J'étais une flamme. Pendant des années, je méditais, j'amassais. Et maintenant !

Une maison de campagne, une petite maison aux environs de Paris, voilà le dernier acte. Tout en moi s'est apaisé. Je suis calme. Pendant que je t'écris, ma fenêtre est ouverte et, de temps en temps, je regarde dans mon jardin. L'air léger qui passe à travers les fleurs et qui s'amuse avec leurs feuilles est aujourd'hui ma seule joie. La brise sent bon. J'ai l'ombre en ce moment et une chaleur fraîche emplit ma chambre. L'herbe verte et les rosiers, l'oiseau qui fait de la branche son

escalier, le soleil et l'été, voilà désormais ce qui me charme. C'est tout cela qui m'a révélé la vie; tout cela, c'est la vie et fut ma vie. Toutes ces choses me rappellent les jours anciens et c'est pourquoi j'aime encore toutes ces choses. Ces biens me sont restés. Je n'en vois plus d'autres. Le monde s'est vidé pour moi d'un seul coup. Par delà le mur de mon jardin se développe la plaine; le ciel dort comme une grande prairie bleue. Je ne veux pas savoir s'il existe au ciel quelque part une planète plus belle; je ne veux pas savoir si quelque part il existe des verdures éternelles. La plaine et le ciel sont déserts pour moi; je sais que jamais l'amour n'y dépliera sa corolle.

Tout ce que je vois, mon ami, tout ce que je fais moi-même me paraît un rêve. Que le ciel et les plaines disparaissent dès aujour-

d'hui ou que le monde dure encore des siècles, cela ne revient-il pas au même, en fin de compte ? Il faudra bien qu'un jour tout s'anéantisse. Rien ne vaut un effort. Remuer la main, faire un pas, écrire sur le papier, ce sont autant de rêves. Ne sommes-nous pas tous des rêves en marche?

Je me blottis dans mon nid et je songe. Il me suffit de songer. Nul bruit ici ne me trouble. Je n'entends que le chant des arbres. Quel silence charmant, à une demi-heure de la fournaise où Paris s'agite et bouillonne. J'y vais quelquefois, je m'agite et cours avec les autres, puis, le plus tôt possible, je prends l'hirondelle qui descend la Seine et je regagne mon gîte. Telle fut aussi ma vie. Je viens des panégyries, j'arrive du fond de toutes les joies, et, du jour au lendemain, je me trouve seul dans mon trou.

J'habitais un palais splendide. Je l'avais élevé de mes mains. J'y avais enfermé des trésors; j'avais tiré le loquet d'or sur l'or de mes espérances. Il y avait là tout ce que je possédais. Le palais n'était pas en marbre; il n'était ni en fer ni en bois précieux. Les chambres, les escaliers et les murs étaient faits avec une âme. Pour construire mon beau palais, j'avais pris son âme. Puis, brusquement, le palais s'est écroulé et la solitude autour de moi fut infinie. Me plaindrai-je? Hélas! je ne me plains point. Qu'ai-je à craindre maintenant? Quelque désastre plus affreux? Il ne peut plus rien m'arriver. J'ai connu le malheur le plus grand. Je n'ai plus d'inquiétude: je suis calme et désespéré.

Il le fallait, puisque je l'aimais.

Mais à présent que c'est fait, que moi-même je l'ai voulu, ne me dis pas que je m'en repens

et que cela t'explique mon désespoir. J'ai prononcé le mot de désespéré et j'ai eu tort. Il m'en faudrait un autre pour me faire comprendre et je ne le trouve pas. Un cœur désespéré est celui dont la passion, une passion folle et violente, a fait sa proie. C'est la flamme qui couve et qui cherche une issue. C'est le feu qui ronge en dedans la montagne jusqu'au moment où il se fraye un passage de tous côtés. Le désespéré, lui aussi, ne voit qu'une issue : c'est de semer la ruine autour de lui, car il nourrit dans le gouffre de son âme l'enfer qui, s'il n'éclate, l'étouffera. Moi aussi, je suis sans espoir, mais ne me compare pas à la montagne au moment où ses flancs se déchirent. Viens la voir plus tard, après des siècles et des siècles, alors que tout s'est apaisé. Le volcan s'est éteint, le sol s'est consolidé et refroidi. La terre s'est reformée au

fond du trou béant qui flambait et qui tonnait. Tout s'est tu. Du haut des nues tombent les grandes pluies. Les eaux montent et s'étendent, lentes et calmes. Ma tristesse ressemble au lac qui repose au fond du cratère, loin de tout, dans la solitude, abandonné, au lac que ne troublent ni les vents ni les tourbillons. Les fleurs ne poussent pas sur ses bords. Tout autour, se fermant en couronne, jusqu'au sommet évasé, les cyprès croissent en cercle et cachent le ciel. Le lac est immobile toujours. Il est noir et glacé. Ses flots n'ont point d'écume et un deuil infini séjourne dans l'ombre qui le pénètre. Jamais le soleil, de ses caresses, ne consolera l'eau silencieuse.

Ma vie n'attend pas de consolation. Mais je ne suis pas affolé par la douleur; je ne meurtris pas ma poitrine, je ne vis pas dans une tempête. Une seconde, un quart de seconde

peut-être, j'ai cru, moi aussi, que ma tête s'égarait. Ce moment fut très court. J'ai toujours mieux compris le lac morne que la montagne embrasée. Je ne connais ni désespoir ni désespérance. Comment te dirai-je? Mon mal est plus grand encore et n'a pas de remède. C'est l'inespérance.

Toi que nos maîtres d'école ont accoutumé aux lourdes brochures, tu n'entends rien sans doute à mes subtilités. Tu ne connais guère ni la désespérance ni l'inespérance ; aussi tu t'étonnes parfois du ton de mes lettres et tu prêtes à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas, qu'elles ne peuvent avoir. Ma douleur est autre que tu ne sembles le croire. Je souffre, cela est vrai. Depuis son mariage je n'ai cessé de souffrir, je le sais. Il me semble parfois que mon âme est devenue comme moite de mes larmes. Mais ne me dis pas que je suis

jaloux. La jalousie, cher ami, c'est comme un brouillard où nous nous débattons, sans plus nous rendre compte de ce qui se passe en nous ; on tremble de savoir et l'on cherche à savoir toujours ; on ne veut pas qu'un regard tombe sur la bien-aimée, qu'un souffle d'air la touche ; on frémit à l'idée qu'elle puisse oublier, même une seconde, et c'en est fait de tout repos, parce que nous savons que la vie est brève et que le désir de l'âme est infini, parce que l'amour est insatiable et toujours menacé, parce que tout perpétuellement nous dit adieu, alors que nous voudrions en tout l'éternité. C'est pourquoi, dès qu'une femme t'a donné son amour et que tu l'aimes avec le battement de ton cœur, le grand trouble est commencé, les soupçons naissent sous tes pas, tout te porte ombrage, même le détail le plus futile ; tu ne peux plus t'arracher à ton souci,

et ce n'est pas qu'elle te trompe, ce n'est même pas que tu la croies infidèle, c'est que tu l'adores et que tu demandes un amour impossible sur la planète où nous vivons. Tout change avec les saisons mobiles : l'hiver succède à l'été et cela seul déjà suffit à nous distraire : l'intégrité de l'amour est entamée. Voilà toute la jalousie. La vie même trahit ton désir, la vie dans la variété de ses surprises. Et tu souffres alors de rêver un amour qui ne finit pas, que rien n'amoindrit ou n'effleure, un amour que le nuage ne connaît pas, un amour toujours égal à lui-même, un amour où l'on rapporte tout au seul aimé, où chaque pensée doit être pour lui, un amour si complet que ni la beauté du ciel ni les caresses du printemps ne sont capables de charmer l'unique amie, de faire germer, fût-ce pour une minute, une autre pensée dans son esprit,

une autre joie, une joie étrangère dans son cœur, un amour tel qu'elle ne puisse pas te tromper même avec la feuille qui joue, même avec la lumière qui lui baigne le visage, un amour à toi, à toi tout seul, que tu presseras contre toi toujours, que tu garderas comme l'avare cache son or, pour ne pas le laisser flétrir par le soleil lui-même.

Je possédais un trésor, je l'ai perdu et ne dois plus le retrouver. Je n'ai donc pas à l'ensevelir avec soin; je n'ai pas à me montrer jaloux. Oui! moi aussi j'ai rêvé d'un amour unique, éternel et complet. Je sais qu'il ne m'était point promis. Elle ne m'a pas trompé. Elle ne m'a pas dit, le soir suprême du dernier aveu, elle ne m'a pas dit qu'elle m'aimait. Qu'ai-je à craindre maintenant? Pour craindre, ne faut-il pas être aimé ou, tout au moins, croire qu'on nous aime? Je ne connais pas ce

bonheur; jamais, hélas! le mensonge n'est sorti de sa bouche. Je suis seul à pleurer. Oui! ma douleur est amère; la blessure a touché l'âme. Mais je n'ai jamais songé ni à me venger ni à tuer personne. Rassure-toi : je ne suis point un Othello. Je ne le serai jamais.

Un Othello! Pourquoi viens-tu toujours me parler d'Othello? Te semble-t-il donc jaloux à ce point? Pour être franc, ce n'est pas tout à fait l'impression qu'il me laisse. Le jaloux se révèle au moindre mot. Il se reconnaîtra, je présume, dès l'enfance, tandis que lui, il n'agit guère en jaloux au commencement, et, à la fin toute sa jalousie s'en va. Il ne lui reste même pas un soupçon. Son mal fut court, en vérité. Et pour qu'il en fût piqué, il a fallu encore qu'un tiers s'en mêlât. Que te dirai-je enfin? Cet homme est marié. Tremble-t-il pour son amour ou pour son honneur? S'il

ne s'émeut que par amour-propre, je reste froid. Lui-même nous apprend qu'il est sans haine et qu'il a voulu mourir honorablement. Tu me diras, je le sais, qu'il s'anime par endroits et qu'il jette à la face de Desdémona quelques mots malpropres (et c'est encore heureux que, dans nos traductions, les puristes y aient passé ! Partout où Shakespeare parle anglais, ils ont mis le plus beau grec). Tu me diras aussi qu'Othello a le teint cuivré. Crois-moi, tout cela prouve peu. Othello n'est pas un vrai Maure ; c'est un Anglais qui, avant de se mettre en colère, a besoin d'y réfléchir ; c'est un noble lord, mon ami ; il ne saurait souffrir que milady distribue à des godelureaux les mouchoirs qu'elle tient de Sa Grâce. Ce malheureux mouchoir ! S'il n'y avait pas de mouchoir, il n'y aurait pas de jalousie. Entre elle et lui, tout est malentendu matériel ; ce

n'est jamais le malentendu moral, le seul irréparable. Quelle illusion que l'influence d'un monde extérieur qui n'a de réalité qu'en nous-mêmes ! Nous imprimons toujours aux faits notre propre caractère. Seuls, nous donnons aux événements leur valeur vraie. Notre âme, à nous, ressemble peu à l'âme d'un Othello. Va ! ne cherche pas une goutte de sang grec dans ses veines. Je serais désolé de te déplaire, puisque, un beau jour, tu nous as présenté, sur l'Acropole, Shakespeare et nos classiques se promenant la main dans la main ; mais j'estime, au bout du compte, que Shakespeare n'est pour nous qu'un étranger. Qu'est-ce que nous pouvons bien faire de Shakespeare ? Je veux bien qu'à Londres les choses se passent ainsi et que les jaloux aient besoin d'avoir un Iago à leurs trousses. Pourtant, que t'en semble ? Quel que soit notre cœur à nous, faible

ou fort, mauvais ou bon, ne crois-tu pas qu'il vaut mieux traduire ce cœur dans notre langue que d'y traduire le cœur des autres? Nous savons bien être jaloux par nous-mêmes. Nous n'avons que faire d'un Iago. Que cette conception de la jalousie m'a toujours paru enfantine! Si quelque Iago venait jamais rôder autour de nous, nous commencerions par le soupçonner, lui, tout le premier. Notre seul Iago, c'est notre amour même.

Mon âme n'est agitée par aucune tempête; aucun tumulte ne la trouble; la haine n'a pas moissonné mon cœur. Une tristesse inconsolable habite en moi et je pleure à me souvenir. Comme je l'aime! Te rappelles-tu ma Mirita, avec ses cheveux noirs, ses yeux calmes, son visage si sérieux et si doux, ses lèvres naïves, te rappelles-tu la brune jeune fille aux pas mesurés et lents? Une divine

bonté vivait en elle; elle était sans détour et sans malice. Même à l'heure désolée où j'ai tout appris, elle savait encore adoucir mon mal et le bercer; elle savait prendre avec caresses ma douleur entre ses mains. Toujours je la vois, l'île heureuse, notre chère île là-bas, que parfument les gazies et qui resplendit au soleil. Est-ce bien vrai? Jamais plus le bateau du Chirket ne me mènera donc à Prinkipo? Ne monterai-je jamais plus au monastère de Saint-George? Hélas! mon ami, voici bientôt cinq ans que je ne l'ai vue, ma Mirita. Ne dois-je plus jamais la revoir? Peut-être, qu'après tout cela vaut mieux de vivre; j'ai peut-être bien fait de ne pas mourir. J'ai du moins quelque chance un jour de la rencontrer.

La douce, la chère bien-aimée! Elle s'assied à mes côtés, lorsque je m'assieds. Elle marche avec moi, quand je marche. Mirita,

toujours Mirita. Parfois il me semble que je n'existe plus par moi-même, que je ne suis rien; elle est toute en moi, elle s'est faite mon sang, mon cerveau, ma chair et mon âme. Si je parle, c'est sa voix; si je remue, c'est son geste; si je me retourne, c'est avec ses yeux que je vois. L'oublier, ce serait m'oublier moi-même. Quelquefois le jour se passe sans que je puisse me rappeler autre chose que le moment triste où je lui dis adieu; elle part et je ne puis plus m'arracher du cœur le souvenir précis de cette minute; je crois qu'elle me quitte encore et soudain le monde se fait trouble autour de moi. Je sens que je l'aime comme je l'ai toujours aimée; je sens que je ne peux plus vivre sans elle.

Tu me dis à tort, cher ami, que je suis l'artisan de mon infortune, que j'aurais dû rester, que j'aurais mieux fait de l'épouser. Je sais

bien pourquoi tu me grondes. Mon état te fait peine et te porte à supposer que je n'aurais jamais pu être plus misérable que je ne le suis. Hélas! ma triste gaieté, mes plaisanteries même ne t'ont point donné le change; quand je t'écris que j'aime encore l'été, parce qu'il me rappelle le passé, ou que j'aime encore les fleurs parce qu'elles me rappellent les parfums anciens, tu sais voir au fond de mes paroles et tu as compris que ma joie n'était pas une vraie joie, que ma vie était morte à jamais. Je t'assure bien cependant que je devais partir, que je ne pouvais faire autrement, même si mon pauvre cœur m'avait conseillé la faiblesse. A ma place, toi ou tout autre, vous auriez agi de même.

Ne lui garde pas de rancune. Il n'y a point de sa faute. Ne l'accuse pas d'infidélité. L'amitié que tu me portes te rend injuste pour Mi-

rita; tu as peine à lui pardonner. Tu changerais d'idée, si tu avais pu la voir et l'entendre. Non! mon très cher, pas plus que moi tu n'aurais eu le courage de la voir souffrir, hélas! et de souffrir toi-même avec elle toute une vie. Un instant, moi-même, je fus troublé. Je m'émus. Je croyais alors qu'elle m'aimait et qu'elle me cachait quelque chose. C'était à Saint-George, devant le vieux cloître. De loin, je l'avais aperçue; elle était assise sur l'herbe, tenait un papier et parfois s'essuyait les yeux. J'eus un pressentiment subit. Elle me parut bouleversée, toute changée. Je ne lui avais jamais vu ce visage. Je fus pris d'une inquiétude jalouse et déjà j'étais sur le point de courir à elle, de m'informer. Je m'applaudis aujourd'hui de mon calme à cette minute. Hélas! pourquoi la soupçonner? Pourquoi penser qu'elle cherchait à

me cacher quoi que ce fût au monde? La chère Mirita! La tête inclinée, elle regardait à terre et ne m'avait point vu venir. Dès que je fus près d'elle, elle se leva.

— Ah! c'est enfin toi, cher Palmo? Viens! Comme j'ai hâte de te voir! J'avais à te parler. Tu as bien fait de venir. J'ai à te montrer cette lettre. C'est ce matin, ce matin même, que je l'ai reçue. Je ne sais ce qui m'arrive. Je suis tout étourdie. Je n'aurais point dû la lire. J'ai mal fait. Gronde-moi. Hélas! hélas! mon très cher, aie pitié de ta malheureuse Mirita.

Elle parlait et le son de sa voix me fend le cœur rien qu'à me rappeler. Ses joues de nouveau commençaient à se mouiller. Comment supporter sa tristesse? Mon plus grand chagrin au monde, c'était le sien. Je voulais que sa vie fût semblable à la tranquillité des

plages endormies au fond des baies. J'aurais voulu aplanir le sable et amollir le sol même. Pouvais-je lui voir ainsi l'âme amère et ne point chercher à l'adoucir par quelque parole? Sans doute il fallait que la douleur fût bien forte pour qu'elle se prît à pleurer, elle si calme toujours, si paisible et si concentrée. Qu'arrivait-il donc à mon enfant, pour qu'elle ne me montrât plus comme autrefois son visage doucement sévère qui souriait? J'eus peur et mon cœur se mit à battre. Elle me tendit la lettre et je refusai de la lire, pour qu'elle ne crût pas à quelque méfiance; je lui laissai le soin de m'en dire le contenu. Elle me regarda, puis me prit la main; nous montâmes quelques pas et nous fûmes nous asseoir un peu plus haut, devant la mer.

Nous fûmes nous asseoir à la même place où je lui avais pris mon premier baiser. L'après-

midi s'avançait. Le soir déjà pensait à venir et tardait encore à se montrer. L'été splendide fulgurait. Du haut de Saint-George, nous apercevions sous nos pieds la colline boisée de pins jusqu'au rivage et, par delà, les flots dont chaque cime portait un éclair. Le soleil se jetait sur les flots, s'y répandait, les emplissait de mille flammes; il en faisait une flambée; on eût dit qu'il s'étalait, s'écrasait tout le long de la mer, et que la mer devenait à son tour un soleil démesuré. Alors, comme maintenant, les eaux rutilaient. Elle était déjà ma fiancée. Petite encore, je l'aimais; tu te souviens comme je te parlais de Mirita. Dès que ce fut possible, je demandai sa main. Une année entière, — quelle année ce fût là pour moi! — j'ai vécu... non, je ne vivais point, je revivais chaque jour et ma vie se transformait. S'épanouissant à toute heure,

son âme et sa beauté se révélaient à moi davantage, et, comme une aube dans mon cœur, je sentais chaque jour l'amour nouveau se lever. Mirita était mon bien. Que n'aurais-je point entrepris pour elle? Pour elle seule, je voulais la grandeur et la gloire. Elle était mon but, ma destinée, mon énergie, ma raison d'être. Mirita m'écoutait attentive. Désireuse de m'entendre, elle voulait toujours rester à causer ensemble. Elle me disait de lui parler de mon amour, elle prenait plaisir à nos entretiens infinis, à mes longues explications. L'infortunée Mirita! Elle croyait m'aimer aussi. Ah! quel mystère n'est-ce pas là? Sans qu'elle le sût elle-même, sans qu'elle en pût rien soupçonner, c'est un autre qu'elle aimait. Pour nous ouvrir les yeux, et nous l'apprendre à tous deux, il fallait qu'un message inattendu vînt nous porter soudain la

vérité. La nuit, assis à ta table, quand ta plume court sur le papier, les heures passent et tu oublies les heures ; tu jouis en paix du silence et tu penses terminer ton travail bien avant le jour. Tout d'un coup, dans la solitude, le chant grêle des oiseaux commence et tu vois l'ombre blanchir. Il en est souvent ainsi d'une parole. Cela vient comme un petit oiseau et la lumière se fait en toi. De même, ce soir-là, j'ai tout compris d'un seul mot, j'ai compris, avant que Mirita comprît elle-même, j'ai tout compris à la place heureuse où ma vie s'était d'abord épanouie.

Nous parlions doucement et nous contemplions le rivage. Elle ne pleurait plus. Son doux et sérieux visage me charmait à la contempler, me calmait l'âme. Nous disions, nous répétions toujours les mêmes choses :

— « Non, non, mon Palmo, il ne faut pas

prononcer un mot pareil. Ne me dis pas que je l'aime. Je ne veux pas l'aimer. Puis-je l'aimer, puisque je ne le dois pas? C'est toi qui as ma promesse, c'est toi seul que je veux épouser. J'ai du regret d'avoir lu cette lettre. Maintenant, j'ai honte. Hélas! pourquoi te l'avoir montrée? Mais aussi puis-je te cacher quelque chose, à toi, mon meilleur, mon seul ami? Oui, c'est toi l'unique ami. Je te connais et je t'aime depuis mon enfance. Avec toi, j'ai confiance, j'ai bon courage. Aussi j'ai couru bien vite te donner cette lettre. Je t'ai même laissé voir mes larmes. Je ne sais pourquoi j'ai pleuré. Je me suis trouvée mal un moment. J'étais tout étourdie. Mais je ne veux pas que tu me dises que je l'aime, que je viens de le comprendre moi-même maintenant, après cette lettre. Tu sais bien que je le voyais à peine; il ne me parlait presque jamais; il

venait peu et je ne pouvais croire qu'il pût m'aimer... Non, Palmo, je ne veux pas. Il ne faut plus y songer. Mirita est à toi. Je voudrais ne plus même entendre son nom. J'ai pleuré, parce qu'il se dit malheureux, et j'ai craint qu'il n'y ait de ma faute; si je lui en avais jamais donné quelque raison, ce n'eût pas été convenable et c'est là ce qui me chagrinait. Mais comment serait-ce moi la cause, puisque je ne l'ai jamais regardé, puisque je ne lui ai jamais adressé, je crois, deux paroles? Non! il est impossible qu'il souffre pour moi, qu'il en meure! Je ne veux même pas le supposer. Oublions tout, mon très cher; oublie comme j'oublie. Ne me supplie pas de te quitter. Comment te quitterai-je? C'est lui qui nous quitte; il s'en va, il me l'écrit lui-même. Que nous faut-il de plus? Tout est ainsi pour le mieux. Nous allons reprendre notre tran-

quillité. Vois comme je suis calme. N'y pensons plus. Je parle avec toi comme si je parlais avec moi-même. Je me trouvais mal tout à l'heure. Un étourdissement. Ce n'est rien. Palmo, n'aie plus de crainte. Épouse-moi, aime-moi, oui, aime-moi comme un enfant!

Tandis qu'elle parlait, une douleur infinie, lentement, très lentement, comme une eau s'infiltrant goutte à goutte, me remplissait, m'étouffait le cœur. Non! certainement. Je n'avais plus aucune crainte. Qu'aurais-je pu craindre maintenant? L'innocente, la candide amie! C'était pourtant vrai! Elle m'avait donné la lettre, il ne lui était pas venu à l'esprit de me rien cacher. Elle n'avait point réfléchi qu'à tort ou à raison, l'amour s'effarouche du moindre incident; elle ne s'était point demandé en recevant cette lettre : « Cela lui fera-t-il de la peine ou non que je la lui mon-

tre? » Elle l'a lue sans la déchirer, elle l'a gardée jusqu'au soir. Cette lettre ne lui était point indifférente. Hélas! hélas! Cela seul ne suffisait-il pas? Moi qui l'aimais, qui la voulais toute à moi, qui rêvais d'un amour sans bornes, d'un abandon de l'âme complet, comment aurais-je pu jamais goûter à demi le bonheur auprès d'elle? La bonne, la triste Mirita! Ce n'était point sa faute certainement; le hasard avait tout fait. Pavli l'aimait depuis des années. Il était sans fortune et n'avait jamais osé la demander en mariage; ses parents n'y auraient jamais consenti. Tu vois que ce sont toujours les mêmes histoires. Lorsqu'il sut qu'elle se mariait, il ne revint plus à la maison. Seul, il se consumait, le malheureux, et dévorait un chagrin qu'il ne laissait deviner à personne. Il avait pris la résolution de s'expatrier. « Je sais, écrivait-il,

que vous l'aimez. Chaque jour on le répète autour de moi. Vous m'avez du moins donné la satisfaction suprême de votre joie; vivez de longues années avec lui. Jouissez de votre jeunesse splendide. Il a grand cœur et je l'aime de vous avoir choisie, de veiller sur vous toujours, d'être toujours avec vous. Moi, je pars, je m'en vais bien loin, à l'étranger. Je ne puis plus garder ce secret à l'heure où je vous quitte pour toujours. Qu'est-ce que cela vous fait maintenant que je vous le dise, puisque nous n'étions pas destinés l'un à l'autre? Il faut que vous l'appreniez aujourd'hui pour l'oublier demain. Il y a quelqu'un sur la terre que votre amour a rendu fou. Dieu sait ce que je m'en vais devenir. »

Le soleil se couchait et les flots, dans une blessure, reflétaient son disque rouge à l'horizon. La mer était triste; la nuit peu à peu

l'envahissait. Le ciel semblait souffrir et mon cœur dans l'ombre agonisait. Je tombai devant elle à genoux, je lui pris la main et je lui dis :

— Mirita, oh ! ma vie bien-aimée, ne te tourmente pas de ton ami. Ce n'est pas ta faute à toi si je souffre; c'est l'amour qui souffre en moi. Mirita, mon enfant, oui, tu dis vrai, je t'aimerai comme mon enfant.

Et de ses yeux noirs et doux, sur ma main, une larme coula. Et je bus cette larme qui me noie toujours l'âme.

Cette larme parlait, cette larme disait : « Il n'y a plus de soleil. Il n'y a plus aucun espoir. »

Nous redescendîmes ensemble. Nous marchâmes côte à côte comme deux amis ; elle allait de son pas mesuré et lent. Nous arrivâmes à la maison avec la nuit. Le lendemain

matin, je pris le bateau et me rendis à la ville; je courus aussitôt à Péra, chez Pavli. Il était déjà parti. Je fus vite à Galata, où il allait s'embarquer ; je le ramenai chez lui. « Ne partez pas. Il faut rester. » Et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Je fus moi-même parler à la mère de Mirita. Tout s'arrangea par mes soins. Et il l'épousa et elle l'épousa.

Écris-moi. J'ai besoin de tes lettres. J'ai fait métier de fossoyeur. J'ai enseveli ma joie. Je me suis enseveli moi-même avec elle. Il me semble qu'à mon âge on est jeune encore, et pourtant je crois toujours que j'ai plusieurs siècles sur les épaules. Ne va pas toutefois t'imaginer que j'ai l'intention d'en finir. Je voudrais, au contraire, qu'il y eût, par delà, encore une autre vie, pour penser à elle plus longtemps. Ma consolation, c'est son souvenir. Il me semble parfois que je descends

dans une profondeur, je ne sais où, et que je ne puis plus m'arrêter ; la pente est douce infiniment, molle comme un velours. Je nage dans un océan splendide de rayons. J'oublie tout, je ne vois plus devant moi que Mirita et j'ai la sensation mystérieuse de m'enfoncer délicieusement dans un abîme lumineux. C'est comme si devant mes yeux apparaissait enfin un lieu de tranquillité, un lieu de sérénité, un lieu de soleil, où la douleur est inconnue. Dans ces moments-là, je ne pense plus, je ne sens plus, je ne vis plus. Je me remplis d'elle.

Peut-être viendrai-je te voir quelque jour à la campagne. Je voudrais un peu de mer à mon horizon. J'en suis privé depuis si longtemps ! Mais tu sais que je n'aime pas beaucoup à me remuer, et c'est tout un voyage. Mieux vaut encore rester ici où j'ai formé ma stalactite. Écris-moi, parle-moi, si tu veux,

des questions brûlantes qui nous agitent. Mais ne me pousse pas toujours à prendre part à la lutte. J'avais jadis deux ou trois idées sur notre jeune littérature ; peut-être en aurais-je tiré quelque parti. Cela ne me dit plus rien maintenant. Tu peux juger du triste état où je me trouve, puisque même les débats qui passionnent nos petits savants ne sont plus capables de m'émouvoir. N'est-ce pas tout dire pour un Grec ? L'envie me prend quelquefois de taquiner un peu ces bons amis. Puis ces querelles m'ennuient. Aussi bien sont-elles superflues. Ce ne sont pas les vieux traités de grammaire, ce sont les romans et le théâtre qui fonderont une littérature nationale. Les pédants qui n'ont pas assez de mépris pour notre parler maternel, ont-ils donc jusqu'ici produit dans leur grec pompeux une seule œuvre d'imagination pas-

sionnée et vivante? Ce serait, il me semble, la meilleure réponse à nous faire.

Va, mon ami, dis-leur qu'il vaut mieux songer aux actes qu'aux vaines disputes. Mais ne m'entraîne plus avec toi. Rêver sans agir, tel est mon lot désormais. Tu veux que j'oublie et tu cherches à ranimer l'antique ardeur. Non! cher ami, je n'oublie pas. J'ai trop de douceur au souvenir! Pour moi, c'est la joie.

Adieu, mon très cher, je te remercie de m'aimer.

Ton vieux Palmo. »

Après avoir lu cette lettre, je courus prendre le train. Le malheureux! il me parlait de mille choses pour ne pas avoir l'air de ne s'intéresser qu'à lui. Mais le ton ne me plut guère. J'avais remarqué surtout le passage

où il me disait qu'il valait mieux vivre et qu'il avait bien fait de ne pas mourir. Le lendemain, j'étais à Paris; je me précipitai chez Palmo. La bonne vint à la hâte au-devant de moi et m'apprit ce qui venait de se passer. Le matin, il était allé se baigner dans la Seine. Il paraît qu'il tomba sur un courant. Il essaya d'abord de se dégager. Puis, il étendit les deux mains, sans mouvement. Quand on rapporta son cadavre, on eût dit qu'il dormait. Personne ne sut jamais s'il s'était noyé volontairement ou non. Il était très bon nageur. On pensa qu'il avait eu une syncope; le soleil donnait en plein sur l'endroit où il se débattait et l'on prétendait qu'un éblouissement subit l'avait privé de ses moyens. Moi, je crois plutôt que la mort est pour les malheureux un délice non pareil et que Palmo n'eut pas le cœur de dire : Passe! à Charon

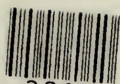
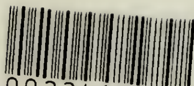
alors que Charon de lui-même venait le prendre dans ses bras.

Tel fut le sort de mes deux amis. Leur triste fin m'inpressionna vivement. Carli et Palmo ont aimé avec la même intensité ; un désir égal les possédait tous deux : ils cherchaient l'amour incorruptible, éternel et complet. L'un tuait, l'autre se tuait. La jalousie, à ce qu'il semble, est une crainte ; nous avons peur de perdre ce que nous croyons être à nous ou ce qui est à nous réellement. Quand nous l'avons perdu, quand nous croyons qu'il faut y renoncer, la jalousie cesse, un autre mal commence. On est jaloux de ce que l'on craint, on n'est jamais jaloux de ce que l'on sait. Du moment que l'on sait, la douleur change de nom ; vous pouvez l'appeler, à votre guise, tantôt désespoir, tantôt inespérance, tantôt colère, tantôt ressentiment. Il faut, de toutes

façons, qu'un grand amour se paye de la vie. Plaignons les femmes surtout, car la bonté est en elles ; nous leur demandons ce qu'elles ne peuvent pas nous donner ; elles sentent par moments leur impuissance, et de là vient aussi leur tristesse. Ce n'est pas leur faute si nous souffrons, c'est l'Amour qui souffre en nous. Il semble que la femme soit un être plus jeune dans l'humanité : nos âges n'ont pas encore pu se rejoindre. Mais l'Amour est un dieu sans pitié. L'amour, partout où il passe, sème ou prend la vie. Telle est la loi qui le gouverne et, toujours à ses flancs, d'un douloureux compagnonnage, court le rapide Charon.

FIN




a39003

003341657b

